Les Rougon-Macquart : rivalités au chevet d'une mère névrosée

The Rougons-Macquart: Rivalries at the Bedside of a Neurotic Mother

MONNÉ CAROLINE DOUA OULAÏ
Université Paris-Sorbonne (Paris IV)

Mots-clés

**névrose ; hystérie ;
hérédité ; fratrie ;
Rougon-Macquart ;
héritage ; conflit.**

Adélaïde Fouque, qui n'a pas su canaliser sa passion amoureuse, symptôme de son hystérie, se rend coupable à bien des égards. À l'origine de la tragédie des Rougon-Macquart, on trouve en effet cet événement capital : la Faute d'Adélaïde, la « Mère fêlée ». Tante Dide, qui est successivement épouse et maîtresse, donne naissance à une famille bicéphale, avec pour branche légitime Pierre Rougon et pour branche bâtarde Antoine Macquart. Dès lors, légitimité et marginalité caractérisent les rapports des frères ennemis. Cette lutte intestine est notamment manifeste autour des questions liées à la gestion de l'héritage des Fouque, cette riche famille de maraîchers. Le rapport conflictuel qui détermine Pierre et Antoine se prolonge au niveau idéologique. En effet, ceux-ci sont politiquement opposés. Ainsi, tandis que le frère aîné est royaliste, le cadet est républicain. Les Rougon, qui ont toujours dominé les Macquart dans cette lutte fratricide qui les oppose, finissent par l'emporter résolument.

Keywords

**neurosis; hysteria;
heredity; siblings;
Rougon-Mac-
quart; inheritance;
conflict.**

Adélaïde Fouque, unable to channel her love passion, which is a symptom of her hysteria, can be held guilty in many ways. Underlying the Rougon-Macquart tragedy there is indeed this key event: the Transgression of Adélaïde, the "mad Mother". Aunt Dide, who is sequentially wife and mistress, gives birth to a two-headed family, the legitimate branch being Pierre Rougon and the bastard branch being Antoine Macquart. From then on, legitimacy and marginality will characterize the relationship between the enemy brothers. This internal strife unfolds in particular around the issue of how to manage the inheritance of the Fouque family, rich market gardeners. The difficult relationship that identifies Pierre and Antoine extends to ideology. They have indeed opposite political opinions. The elder brother is royalist, whereas the youngest is republican. The Rougons, who have always dominated the Macquarts in this fratricidal struggle, will definitely prevail in the end.

La fraternité, au sein d'une famille, voire d'une société, incarne généralement l'idée de quiétude, de bien-être. Généralement camarades d'enfance, amis de jeunesse, confidents à l'âge adulte et partenaires dans la vieillesse, les frères, en effet, sont appelés à rester soudés à vie. Bien souvent pourtant, cette idée de cohésion liée à la fratrie est quasi inexistante. Quand c'est le cas, le terme de fraternité prend une teinte négative et est alors porteur de mal-être.

C'est le cas des Rougon-Macquart, cette famille bicéphale caractérisée principalement par une branche légitime, celle des Rougon, et une branche bâtarde, celle des Macquart. La fusion de celles-ci donne naissance à une branche intermédiaire, celle des Mouret. À l'origine, cette dynastie est marquée par le péché de l'aïeule Adélaïde Fouque, encore appelée tante Dide. La névrose d'Adélaïde, en effet, marque d'une tache indélébile les relations de ses deux fils Pierre Rougon et Antoine Macquart, « patriarches » respectifs de ces deux ramifications. Dès lors, c'est un rapport conflictuel qui lie les « frères ennemis ».

Remontons plus loin dans l'arbre généalogique des Rougon-Macquart, pour dire qu'Adélaïde Fouque est l'unique héritière d'une famille déchue (Zola, 1960 : 41). Elle est la fille d'un riche maraîcher du faubourg de Plassans. Orpheline de père et de mère, elle se marie, à dix-huit ans, avec Rougon, son garçon jardinier, et met ainsi fin à sa vie de solitude. Quoique mariée, elle reste petite fille et plus les années passent, plus elle devient bizarre. Elle est, en effet, comme hantée par une chose mystérieuse. Cette grande créature, mince, pâle, aux regards effarés est d'« une singularité d'allure », semblable à de la sauvagerie.

La dynastie des Fouque serait une famille de malades mentaux. Cette idée de famille aliénée que sont les Fouque pourrait également se vérifier dans la composition même du nom : « Fou » et « que » : l'on retrouve, dans la première syllabe du nom, la composition nette de l'adjectif *fou*, dérivé du nom *folie*. Cette famille serait donc, comme son nom l'indique, une famille où règne la folie, une famille de fous. Cette hypothèse d'une famille détraquée se solde bien vite en une évidence : Adélaïde est d'une lourde hérédité. Elle a, en effet, hérité de son père mort fou, un cerveau fêlé. De ce fait, il y a en elle un manque d'équilibre entre le sang et les nerfs, une sorte de détraquement du cerveau et du cœur (Zola, 1960 : 44). Depuis le berceau, le corps de tante Dide est ainsi détraqué par des névroses (297).

Par la loi de l'hérédité nerveuse qui stipule que : « toute maladie nerveuse est héréditaire » (Zola, Ms NAF 10 345, f° 105), Adélaïde, qui souffre de névrose hystérique, transmet, à son tour, son mal à plusieurs de ses descendants. À considérer l'arbre généalogique des Rougon-Macquart, l'on constate que la souche qui est tante Dide, étant pourrie par l'hystérie, injecte ce flux malsain dans les autres branches de l'arbre. De ce fait, sur plusieurs générations, nombre de ces descendants en sont contaminés. Ainsi, tandis que la névrose se transforme en appétits chez les Rougon, elle se transforme, en se ramifiant, soit en alcoolisme, soit en violence chez les Macquart. Avec les Mouret, l'on a affaire à une hérédité névrotique.

Dès ses premières couches, Adélaïde est sujette à des crises nerveuses qui la jettent dans des convulsions terribles (Zola, 1960 : 44). Adélaïde, qui donne naissance à son fils aîné, Pierre Rougon, un an après son mariage, a bien ses premières couches à dix-neuf ans, âge qui marque aussi le début de son hystérie. Cet âge de la majorité est ainsi l'étape à laquelle les troubles névrotiques se précisent et prennent la forme d'une névrose déterminée. Le mal névrotique se mue alors en un mal hystérique qui la déséquilibre profondément.

Adélaïde vit à une époque dont le contexte socio-politique est tendu. En effet, le Second Empire, régime institué à la suite du coup d'État du 2 décembre 1851, est, selon Zola, une période de décadence. C'est dans un tel contexte que naît et grandit Tante Dide. Dans un tel environnement, Adélaïde n'est pas « logée à une bonne enseigne ». Ce contexte socio-politique

n'est en effet pas fait pour l'aider dans une quelconque thérapie, bien au contraire, cette époque de violence et de chaos à laquelle elle appartient, ne fait que l'enfoncer dans son mal. C'est parce qu'elle vit dans un pareil cadre que son mal hystérique évolue. Les secousses de l'histoire envahissent sa mesure. Et, plus les tensions sociopolitiques sont fortes, plus ses troubles hystériques s'enracinent. Il se pose donc ici la question du milieu, le milieu qui détermine l'individu et qui est propice à l'accroissement de la pathologie chez tante Dide. Ainsi, les désordres héréditaires de l'hystérique sont eux-mêmes le reflet du temps historique. Les convulsions de son corps meurtri sont la reproduction tragique des secousses qui ébranlent le corps social. Tante Dide n'est épargnée ni par la violence qui caractérise le début du régime de Napoléon III, ni par la répression qui s'en suit. Adélaïde qui, en fait, porte les stigmates de la société dans laquelle elle vit, voit donc la maladie nerveuse évoluer en elle au rythme des tensions du régime en place.

Le manque d'équilibre qu'il y a en elle entre le sang et les nerfs, sorte de détraquement du cerveau qui la fait vivre en dehors de la vie ordinaire, amène Adélaïde à accomplir des actes extraordinaires. Illogiques aux yeux des gens du faubourg, ces actes sont normaux pour Adélaïde qui, du reste, est logique avec elle-même. Cette bizarrerie de caractère ne perd pas en intensité avec l'âge, bien au contraire, elle s'aggrave avec la croissance du personnage. En effet, devenue adulte et mère, tante Dide est encore plus étrange et plus sauvage qu'elle ne l'est à l'adolescence. L'étrangeté de son caractère se traduit notamment dans ses actes, comme, par exemple, le choix de ses partenaires qu'elle fait suivant une logique mystérieuse. Alors qu'elle est une héritière recherchée dans la contrée, Adélaïde refuse des prétendants intéressants, fils de riches cultivateurs de la région, pour porter son choix sur Rougon, son serviteur mal dégrossi, qui parle à peine français. Naturellement, cet acte d'Adélaïde reste incompréhensible pour les gens de bon sens du faubourg. Son entourage est fort étonné lorsque, de son union avec Rougon, tante Dide donne naissance à Pierre. L'amour entre le serviteur et la maîtresse est donc bien vrai au point de voir naître un fruit de lui.

Si l'intrigue romanesque des Rougon-Macquart est caractérisée par le débordement des appétits, ce déchaînement a certainement sa cause dans une fatalité originaire qui n'est autre que *la faute de la mère*. À l'origine de la tragédie des Rougon-Macquart, on trouve, en effet, cet événement capital : la Faute d'Adélaïde Fouque, la « Mère fêlée ». De par la vie amoureuse qu'elle mène, en effet, Adélaïde se rend coupable à bien des égards. Nous considérons ici les actes passionnels qu'elle accomplit, qui sortent de l'ordinaire et qui choquent la sensibilité de plusieurs personnes dans son entourage.

L'entourage de tante Dide ne revient pas de son premier étonnement au sujet du choix de son mari quand en survient un deuxième. Quinze mois après son mariage, Adélaïde perd Rougon, son époux, qui meurt « d'un coup de soleil » ! Un an de veuvage au plus et elle rentre dans une relation amoureuse. Au vu et au su de tous dans le faubourg, Adélaïde a un amant. Elle choisit, cette fois-ci, un brigand, un gueux en la personne de Macquart qui, en plus d'être un contrebandier doublé d'un braconnier, est un ivrogne. C'est un véritable scandale dans la ville de Plassans. « De mariage entre eux, il n'en fut pas un instant question. Jamais le faubourg n'avait vu une pareille audace dans l'inconduite. La stupéfaction fut si grande, l'idée que Macquart avait pu trouver une maîtresse jeune et riche renversa à un tel point les croyances des commères, qu'elles furent presque douces pour Adélaïde » (43). D'un caractère impulsif et ostentatoire, les actes d'Adélaïde sont chargés d'opprobre. Bien qu'elle oublie les convenances, Adélaïde est pourtant très logique avec elle-même et obéit naïvement aux poussées de son

tempérament (44). D'une passion de louve, elle met, en effet, ses actes en conformité avec ses pulsions ! Ainsi, son tempérament nerveux la pousse vers ce « mauvais sujet » de Macquart.

La jeune femme, dont la nature voluptueuse s'abstient de rapport sexuel durant toute une année, l'année de son veuvage, n'en peut plus de ce sevrage. Elle écourte donc son deuil pour satisfaire les besoins cuisants de sa chair. Et, sans peser le pour et le contre d'un tel acte, elle se jette naïvement et sans retenue dans les bras de Macquart, « l'heureux élu ».

Le scandale causé par Adélaïde est encore plus grand lorsque, de connivence avec son amant Macquart, elle perce d'une porte la muraille qui sépare son terrain, celui des Fouque, de la petite cour de la mesure de Macquart. Alors, „le scandale recommença ; on fut moins doux pour Adélaïde, qui décidément était la honte du faubourg ; cette porte, cet aveu tranquille et brutal de vie commune lui fut plus violemment reproché que ses deux enfants. « On sauve au moins les apparences », disaient les femmes les plus tolérantes. Adélaïde ignorait ce qu'on appelle « sauver les apparences »...” (44-45).

Adélaïde – dont le personnage vérifie la théorie du désir, de la passion de Charles Letourneau (Letourneau, 1868) – n'est plus maîtresse d'elle-même, car le libre arbitre qui est sa volonté consciente n'existe plus. Esclave de sa passion, elle n'obéit qu'à la volonté dépendante, cette force instinctive qui la domine. Sa passion amoureuse est tellement forte que, bien qu'elle soit à plusieurs reprises battue par « l'être aimé », elle continue sa relation. Ainsi, durant les quinze années que dure son lien amoureux avec Macquart, Adélaïde disparaît de chez elle pendant des semaines pour aller vivre avec son amant, revient meurtrie, les bras noirs, pour y retourner dès qu'une occasion favorable se présente (Zola, 1960 : 45). Ainsi, alors qu'entre les amants, il n'y a pas de mariage, Adélaïde a, en vingt mois, deux enfants bâtards de Macquart : Antoine et Ursule – « Jamais le faubourg n'avait vu une pareille audace dans l'inconduite » (43).

Tante Dide manque à son devoir de mère et d'éducatrice. Sa passion amoureuse, guidée par les poussées de son tempérament, elles-mêmes sous contrôle du mal hystérique, la rend égoïste vis-à-vis de ses enfants, car chaque fois qu'elle le peut, elle abandonne ceux-ci, disparaît de la maison pour aller se jeter dans les bras de son amant : « elle laissa croître ses enfants comme ces pruniers qui poussent le long des routes, au bon plaisir de la pluie et du soleil. Ils portèrent leurs fruits naturels, en sauvageons que la serpe n'a point greffés ni taillés. Jamais la nature ne fut moins contrariée, jamais petits êtres malfaisants ne grandirent plus franchement dans le sens de leurs instincts » (46).

La vie, chez Adélaïde, est caractérisée par le désordre et le bruit. Chacun y vit, en effet, à son caprice. Adélaïde manque du sens pratique de la vie ; la nécessité de l'ordre lui échappe totalement. Dans la maison, tout pousse librement, à l'abandon. Outre le désordre dans la maison, le bruit s'y fait aussi entendre. Tante Dide accepte le vacarme que font ses trois enfants : « Jamais elle ne les frappait, ni même ne s'emportait ; elle vivait très bien au milieu du bruit, molle, placide, l'esprit perdu. À la longue même, l'affreux tapage de ses garnements lui devint nécessaire pour emplir le vide de son cerveau » (46). L'éducation de ses enfants représente très peu de chose, voire rien à ses yeux. Tante Dide, qui oublie ainsi d'être mère pour être amante, donne une mauvaise éducation à ses petits. Par sa légèreté à élever ses enfants, elle n'est donc pas considérée comme une mère exemplaire dans son entourage.

L'inconduite de la mère déplaît fortement au fils Rougon. Celui-ci résout de se dresser devant sa mère comme un reproche vivant. Il opte pour la sévérité de ses regards vis-à-vis d'elle. Pierre a des silences et des brutalités secrètes à l'égard d'Adélaïde ; il la tue continuellement de ses regards sévères. Pierre traite sa mère en esclave, s'en fait une servante soumise. Il compte, en effet, empêcher celle-ci de revoir son amant. Face aux duretés de son

fil, Adélaïde souffre atrocement. Elle est, en effet, terrifiée par ses regards froids et aigus et est étrangement et profondément troublée par le calme de celui-ci. La vue de son fils lui cause désormais des frissons. En effet, « lorsqu'elle reparaisait, après un court séjour au logis de Macquart, elle ne levait plus les yeux sur son fils qu'en frissonnant ; elle sentait ses regards, froids et aigus comme des lames d'acier, qui la poignardaient, longuement, sans pitié » (49).

Par ailleurs, tante Dide voit à travers les sévérités du fils, la punition du défunt époux qui lui fait payer sa débauche. Adélaïde projette alors de renoncer à son amant. Elle veut, pour ramener la paix à la maison, pour pacifier ses rapports avec son fils, rompre sa relation amoureuse. Cependant, elle n'y parvient pas, tellement sa passion pour Macquart est violente. Et, cette passion si singulière et violente qui n'est pas prête à mourir, il lui faut l'entretenir, quels que soient les obstacles.

La question du péché d'Adélaïde Fouque est ici pertinente. Sa faute est bien effective car même si tante Dide est sous l'effet de la maladie, elle pouvait chercher des solutions au problème lié à l'hystérie dont elle souffrait. Sous l'emprise donc de la passion amoureuse, Adélaïde pouvait trouver des remèdes.

Parlant de remède au mal névrotique, voire hystérique, l'on peut considérer ici celui proposé par Émile Zola. L'écrivain est fort séduit par la pensée fouriériste qui cultive les passions naturelles de l'homme comme les forces mêmes de la vie et qui les érige en valeurs suprêmes (*Travail*, VIII, 982). En effet, « Fourier part de la constatation que le principe organisateur du monde est l'attraction. Les hommes sont mus par les passions, qui sont toutes bonnes car voulues par Dieu » (Becker et al., 1993 : 158). Les êtres humains étant mus par les passions, la société est caractérisée par l'attraction passionnelle qui en est donc le moteur. Seulement, les passions doivent être canalisées afin d'en tirer quelque chose de profitable. Ainsi, comme le souligne l'auteur, elles ne sont pas mauvaises, il suffit de les conduire à des fins meilleures. Loin de les brimer, Fourier veut leur donner de l'importance. Il souhaite donc adapter le milieu à la nature humaine afin de permettre la satisfaction, à la fois, des besoins sociaux et des passions humaines (158). Les passions sont alors libérées et utilisées sainement au sein de la société nouvelle – « nouvelle », en ce sens que la société est désormais mue par la passion soigneusement canalisée. Les hommes seront groupés selon leur passion dominante. Toutes ces réformes sociales visent à assurer un bien-être des individus dans la communauté. Influencé donc par la doctrine de Fourier, Zola propose de ne pas réprimer les passions. Il conseille plutôt de composer avec elles, en les orientant de la meilleure manière possible, pour le bien-être de chacun.

Considérant cette panacée zolienne, l'on peut dire qu'Adélaïde aurait pu répartir son amour pour les siens de façon équitable. Elle aurait pu donner son affection et son temps à la fois à son amant Macquart et à ses enfants de manière égale. Consacrer ainsi la moitié de son temps à chacun de ses deux centres d'intérêt aurait permis d'éviter bien des désagréments.

La canalisation de sa passion n'ayant pas été faite, tante Dide ayant reporté tout son amour sur son amant au détriment de ses enfants, ceux-ci n'ont pas reçu une véritable éducation. D'une même mère, mais de pères différents, les enfants, surtout les deux garçons, dès lors qu'ils constatèrent la « démission » de leur mère, nourrirent un sentiment de haine l'un vis-à-vis de l'autre. Et, au fur et à mesure que Pierre et Antoine croissaient, cette inimitié entre eux grandit aussi pour se solder, à l'âge adulte, par un rapport conflictuel entre eux.

La naissance des « enfants Macquart », issus d'une liaison illégitime, marque le début d'un clivage de deux lignées, l'une « légitime », l'autre « bâtarde ». De ce clivage, part la tragédie

familiale, tragédie qui se noue comme l'histoire qui précède une faute première : la faute de la mère. L'on pourrait voir dans le « trait d'union » de la nomination « Rougon-Macquart », le trait marquant l'opposition des frères ennemis. Pierre Rougon et Antoine Macquart, quoique nés d'une même femme, cette « Mère folle » d'Adélaïde, s'affrontent.

La tragédie des frères qui implique le déchaînement des Rougon-Macquart et qui a pour germe la tension primitive des « frères ennemis », est, en effet, la conséquence de cette fatalité originaire. Les « frères ennemis », séparés par le nom des pères (Rougon/Macquart), mais liés par la mère (Adélaïde Fouque, épouse de Rougon et maîtresse de Macquart) sont en conflit perpétuel. Le conflit oppose fils légitime et fils bâtard, d'où confrontation entre légitimité et marginalité.

Précisons ici que cette confrontation s'articule essentiellement autour de la question de la succession des biens de la mère. Adélaïde, rappelons-le, est l'unique héritière du plus riche maraîcher du faubourg de Plassans (Zola, 1960 : 41). À ce titre, elle est riche. Pierre Rougon, à la fois fils aîné et légitime, domine dès le bas âge son frère cadet. À partir de dix-sept ans, il met en avant la question de sa légitimité et décide alors d'avoir une main mise sur la fortune familiale. En effet, d'une ambition sournoise et rusée, d'un besoin insatiable d'assouvissement, d'un cœur sec et d'une envie haineuse, Pierre met un écart entre ses frères et lui et attend l'occasion de se débarrasser d'eux : « il prit la haute direction de la maison, vendant, achetant, tenant la caisse (...). Peu lui importait car il comptait se débarrasser de ces gens à la première occasion. Il se contenta de leur mesurer le pain et l'eau. Puis, ayant déjà toute la fortune dans les mains, il attendit un événement qui lui permit d'en disposer à son gré » (50).

Bourgeois de par la fortune de sa mère, Pierre entend ainsi gérer tout seul les biens de celle-ci, surtout qu'Adélaïde, malade, écervelée, ne peut assumer convenablement cette tâche. Il ne compte pas du tout associer à cette gestion Antoine, fils cadet et bâtard – ni lui, ni sa sœur Ursule, que Pierre considère d'ailleurs de parasites éhontés qui mangent et profitent de ses biens à lui. Pierre finit par disposer tout seul de la maison, les autres occupants s'en étant allés. En effet, alors qu'Antoine est forcé de partir pour son service militaire, Ursule, mariée, rejoint le domicile conjugal et Adélaïde regagne la mesure de son défunt amant (50-52).

La gestion des biens de tante Dide reste de tout temps l'affaire des Rougon, la branche légitime, et cela malgré les éternelles protestations d'Antoine Macquart, qui n'a de cesse de réclamer sa part d'héritage. Lorsque Pierre décède, c'est Félicité Puech, son épouse, qui tient d'une main de fer cette gestion financière et matérielle. Aussi ambitieuse et arriviste que son défunt époux et animée d'un insatiable besoin d'assouvissement, Félicité parvient néanmoins à acheter à Macquart un petit domaine des Tulettes, en espérant pourtant qu'il décède au plus tôt, afin que la gloire des Rougon soit sans tâche (1967 : 969). Dans son obstination à atteindre cet objectif, elle finit par regarder mourir Macquart par combustion, sans aucune assistance – une mort qu'elle pouvait pourtant empêcher, en éteignant la petite flamme qui venait de s'allumer (1967 : 1089-1094). L'on peut ainsi dire qu'à l'issue du rapport conflictuel qui caractérise les frères ennemis, l'un des frères tue l'autre. Pierre, à travers son épouse Félicité, tue son frère Antoine. Cette mort fratricide rappelle le récit biblique de l'assassinat d'Abel par son frère Caïn.

Ce conflit familial des Rougon-Macquart débouche aussi sur un conflit idéologique. Politiquement parlant, Pierre et Antoine sont opposés. Sous l'influence du contexte sociopolitique alors caractérisé par la tension, la tragédie familiale s'accroît. Les frères ennemis s'opposent idéologiquement. Antoine Macquart, chef féroce de l'insurrection républicaine contre l'Empire, est, en effet, farouchement opposé à son frère aîné, Pierre

Rougon, partisan du régime royaliste. Ainsi, tandis que l'aîné est royaliste, le cadet, lui, est républicain. Pierre, vu son zèle à rassembler plusieurs autour de la cause royaliste, devient l'homme indispensable au parti. Sa demeure, « le salon jaune », devient le quartier général du mouvement royaliste. Le marquis de Carnavant, l'un des responsables du parti, lui délègue plusieurs pouvoirs :

dès lors, ses visites chez les Rougon devinrent quotidiennes. Il lui fallait un centre d'opérations. (...) il avait choisi le salon jaune de Félicité. D'ailleurs, il ne tarda pas à trouver dans Pierre un aide précieux. Il ne pouvait aller prêcher lui-même la cause de la légitimité aux petits détaillants et aux ouvriers du vieux quartier ; on l'aurait hué. Pierre, au contraire, qui avait vécu au milieu de ces gens-là, parlait leur langue, connaissait leurs besoins, arrivait à les catéchiser en douceur. Il devint ainsi l'homme indispensable. En moins de quinze jours, les Rougon furent plus royalistes que le roi. Le marquis, en voyant le zèle de Pierre, s'était finement abrité derrière lui. (1960 : 77)

Tante Dide voit alors ses deux fils idéologiquement opposés nourrir une haine atroce l'un vis-à-vis de l'autre. Cette mésentente entre ses enfants ne laisse pas Adélaïde indifférente, bien au contraire. Elle souffre de la désunion de ses descendants, cette désunion qui, inévitablement, a des répercussions sur elle ; elle qui, par sa « Faute première », en effet, est la cause de cette tragédie familiale.

Dans cette opposition farouche des frères ennemis, Antoine, qui a l'intention de mener à bien une campagne contre Pierre, essaie de gagner leur mère à sa cause, mais en vain. Adélaïde refuse en effet de faire conduire un de ses enfants en prison. Antoine alors ne décolère pas.

La mésentente de ses fils excède tellement Adélaïde, qu'elle finit par maudire ses enfants. Ceux-ci décèdent avant elle. Elle qui, rongée par la maladie nerveuse et laminée par les divers conflits de sa progéniture, est prédisposée à une mort précoce, c'est elle qui semble nourrir le flux de l'immortalité. En effet, tante Dide vit de nombreuses années et ne meurt qu'à l'âge de cent cinq ans trois mois et sept jours (1967 : 1105), d'une congestion cérébrale, à la suite d'un choc affectif violent. Une hémorragie de son arrière-petit fils, Charles Saccard, venu la voir, réveille dans son cerveau ossifié notamment le souvenir du meurtre de son amant Macquart. Devant l'horrible spectacle de cet enfant qui se vide de son sang, Adélaïde, dans un premier temps, reste immobile dans sa prison de sénilité et de démence, puis sa mémoire finit par s'éveiller brusquement. Elle essaie, en vain, à sa façon très limitée de centenaire malade, de porter secours à son petit-fils. Du sang l'éclabousse ; ce sang appauvri de sa race qui coule si longuement par terre. Cette hémorragie qui signe la mort de Charles, est un choc affectif violent pour l'aïeule, choc dont elle ne se remet pas.

En somme, notons que l'analyse du sujet sur les rapports conflictuels des frères au sein d'une famille, met bien en évidence des questions fondamentales et pertinentes que sont notamment la famille recomposée, l'éducation des enfants, la gestion des passions et de l'héritage. La sensibilité de ces questions est telle que si l'on n'y prend pas garde, des situations de non retour s'imposent durablement. *La faute de la mère*, qui est au commencement de la tragédie du pouvoir des frères, a ici une valeur de malheur qui condamne sa lignée. La canalisation des passions proposée par Zola se révèle alors une véritable panacée à tout débordement au sein d'une famille, voire d'une communauté.

BIBLIOGRAPHIE :

- AXENFELD, Alexandre, Dr. (1883). *Traité des névroses*. 2^e édition augmentée. Paris : Baillière.
- AZAM, Eugène, Dr. (1887). *Le Caractère dans la santé et dans la maladie*. Paris : Alcan.
- BECKER, Colette et al. (1993). *Dictionnaire d'Émile Zola*. Paris : Robert Laffont.
- BECKER, Colette (1993). *Les Apprentissages de Zola : du poète romantique au romancier naturaliste*. Paris : PUF.
- BERNARD, Claude (1858). *Leçons sur la physiologie et la pathologie du système nerveux*. Paris : Baillière.
- DAREMBERG, Charles (1870). *Histoire des sciences médicales*. Paris : Baillière.
- DÉJERINE, J., Dr. (1886). *L'Hérédité dans les maladies du système nerveux*. Paris : Asselin et Houzeau.
- DELORD, Taxile (1869). *Histoire du Second Empire*. Paris : Germer-Baillière.
- EUVRARD, Michel (1966). *Émile Zola*, Paris : Éditions Universitaires.
- LACAN, Jacques (1973). *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Paris : Seuil.
- LAROUSSE, Pierre (1982). *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*. Paris : Slatkine.
- LETOURNEAU, Charles (1868). *Physiologie des passions*. Paris : Germain Baillière.
- LEVILLAIN, Fernand, Dr. (1891). *Hygiène des gens nerveux : précédée de notions générales et élémentaires sur la structure, les fonctions et les maladies du système nerveux*. Paris : Alcan.
- LUCAS, Prosper (1850). *Traité philosophique et physiologique de l'hérédité naturelle*. Paris : G-B Baillière.
- MANUELA, A. et al. (1970-1975). *Dictionnaire français de médecine et de biologie*. Paris : Masson et Cie.
- MARTINEAU, Henri (1907). *Le Roman scientifique d'Émile Zola, la médecine et « les Rougon-Macquart »*. Paris : Baillière.
- MÉNÉCHAL, Jean (1999). *Qu'est-ce que la névrose?*. Paris : Dunod.
- MITTERRAND, Henri (1999). *Zola*. Tome 1, Sous le regard d'Olympia. Paris : Fayard.
- TOULOUSE, Édouard (1896). *Enquête médico-psychologique sur les rapports de la supériorité intellectuelle avec la névropathie*. Paris : Société d'Éditions Scientifiques.
- ZOLA, Émile (1966-1969). *Œuvres complètes*. Éd. établie sous la dir. de Henri Mitterrand. Paris : Cercle du Livre précieux.
- ZOLA, Émile (1991). *Les Rougon-Macquart*. Introd. générale par Colette Becker, éd. établie par Colette Becker avec la col. de Gina Gourdin-Servenièrre et Véronique Lavielle. Paris : Robert Laffont.
- ZOLA, Émile (1960-1967). *Les Rougon-Macquart*. « Bibliothèque de la Pléiade ». Paris : Gallimard.
- ZOLA, Émile. *Notes Préparatoires aux Rougon-Macquart*, Ms NAF 10 345.
- ZOLA, Émile (1966-1969), *Œuvres complètes*. 15 vol. Édition établie sous la direction de Henri Mitterrand. Paris : Cercle du Livre précieux.
- ZOLA, Émile (1968), *Travail*, O.C., Tome 8. Édition établie sous la direction de Henri Mitterrand. Paris : Cercle du Livre précieux.